

***Le prince* fêtera ses 500 ans.
Réflexions sur la transgression théorique
des normes du discours sur le politique
(À l'occasion d'une parution récente)**

Résumé

Le Prince de Machiavel, l'un des ouvrages centraux de la réflexion sur le politique en Europe, a été achevé en 1513. Cinq siècles après, ce texte qui transgresse les normes convenues du discours interpelle toujours le lecteur. Comment la philosophie politique d'aujourd'hui se situe-t-elle par rapport à ce document fondateur ? Afin de commémorer cette date importante pour la formation de la pensée sur l'état et le pouvoir, le philosophe et député européen Leonidas Donskis a réuni des articles consacrés aux notions cruciales de Machiavel. Ce recueil invite à réfléchir sur la portée actuelle de l'approche machiavélienne.

Mots-clés : Philosophie politique ; Première Modernité ; Renaissance italienne ; Machiavel.

Abstract

Machiavelli's *Prince* was finished in 1513. It remains one of the most important texts related to political thought. Written five hundred years ago, this work still invites the reader to reflect on politics and human behaviour. How does political philosophy value this document today? In order to give answers to this question, the philosopher and Member of the European Parliament Leonidas Donskis has edited an essay collection which deals with the key notions of Machiavellian thought. These scientific essays give a hint about the actual scope of Machiavelli's approach.

Keywords : Political Philosophy; Early Modernity; Renaissance Italy; Machiavelli.

Le prince fêtera ses 500 ans. **Réflexions sur la transgression théorique des normes du discours sur le politique (À l'occasion d'une parution récente)**

2 |

Il y a presque 500 ans, fut rédigé l'un des traités politiques les plus influents et les plus contestés dans l'histoire de la pensée, le *Prince* de Machiavel. Le manuscrit fut achevé fin 1513, comme l'indiqua l'auteur lui-même dans une lettre adressée, le 10 décembre 1513, à son ami, l'ambassadeur Francesco Vettori¹. Dedicacée finalement à Laurent II de Médicis (1492-1519), père de Catherine, la future reine de France, l'œuvre ne fut publiée qu'en 1532, après la mort de son auteur. Le livre servira de bréviaire à beaucoup d'hommes (et de femmes) d'action. L'empereur Charles Quint en aurait appris des passages tout entiers par cœur, il en recommanda la lecture attentive à ses proches collaborateurs². Malgré cette grande estime que les princes eux-mêmes réservèrent au traité, l'amoralité du politique que préconisait, selon les apparences, le penseur florentin déclencha une avalanche de condamnations et de réfutations. Mis à l'index par le pape Paul IV, en 1557, le livre ne circula que clandestinement en Italie. À l'époque des guerres de religion en France, commença la longue litanie des réfutations bien-pensantes de cet ouvrage qui entend démontrer comment on devient prince et comment on le reste³. Le juriste français Innocent Gentillet (1535-1588), un huguenot modéré, exilé à Genève après la Saint-Barthélemy, présenta le massacre de 1572 comme le fruit d'une politique « italianisante », résultat d'une application des règles néfastes établies par Machiavel. En 1576, Gentillet publia son *Discours sur les moyens de bien gouverner*, destiné à réfuter les idées dangereuses du politique florentin. C'est le premier *Anti-Machiavel* qui inaugura un nouveau genre de la réflexion morale (ou hypocrite) sur les questions politiques. L'auteur le plus célèbre qui fit paraître, en 1740, un *Anti-Machiavel ou Essai de critique sur le prince de Machiavel* fut le jeune roi Frédéric II de Prusse, l'ami de Voltaire. Le roi partit, la même année, à la conquête de la Silésie et il s'opposa dans son livre avec force arguments aux guerres de conquête...

Machiavel avait transgressé les normes en cherchant des catégories « réalistes » qui donnent accès à la compréhension du politique. Par conséquent, il

1. Atkinson, 1996: 262-265.

2. Faul, 1961: 92.

3. Anglo, 2005.

était en rupture avec la tradition aristotélicienne qui discuta sereinement des formes de gouvernement et avec le projet du christianisme de moraliser l'action politique. Ses critiques le soupçonnèrent de vouloir supprimer les normes éthiques pour que règnent sans partage la ruse, l'intrigue et la loi du plus fort. Mais tel n'était pas du tout l'objectif du florentin. Dans sa lettre de 1513 à Vettori il parla de ses intentions. Son premier but était *lo studio dell'arte dello stato*, l'étude de l'art de gouverner, d'organiser et de maintenir un état. Raisonner de l'état (*ragionare dello stato*), tel fut le propos de l'homme condamné à l'exil et à l'inactivité après le retour des Médicis au pouvoir à Florence, en 1512, et la fin de la république florentine pour laquelle il avait tant travaillé. Le politique déchu fit preuve de sa capacité d'adaptation aux circonstances dans une nouvelle Italie où les princes montaient et les républiques déclinaient. Mais son originalité l'empêcha d'accepter les normes et les formes convenues. Il rédigea un étrange *speculum principis* qui se moquait des normes établies des miroirs des princes et de tout principe pédagogique. Cette stratégie anti-utopique fut le résultat d'une désillusion. Machiavel avait été l'un des proches collaborateurs du chef du gouvernement de la république (gonfalonier) Piero Soderini (1452-1522), un utopiste qui voulait apaiser l'état florentin en réconciliant toutes les tendances opposées. Par son attitude qui ignorait les contingences et les réalités politiques, Soderini scella la chute de la république. Pour arriver à quelque chose de durable, il fallait s'y prendre autrement⁴.

Le Prince n'est pas mort

A l'approche de l'anniversaire de la rédaction du *Prince*, l'universitaire lituanien et député européen Leonidas Donskis, lequel avait exercé comme professeur de philosophie à l'université Vytautas-Magnus à Kaunas, a édité un ouvrage collectif qui vise à sonder, à travers le *Prince*, le « dynamisme de la pensée politique européenne » depuis la Renaissance⁵. Le recueil réunit des contributions de chercheurs lituaniens, estoniens, finlandais, roumains et allemands à la réflexion sur le texte de Machiavel que l'on considère comme l'un des documents centraux de la philosophie politique à l'époque moderne. Le florentin avait la conviction d'être le dernier des Anciens tout en étant le premier des Modernes⁶. Sa pensée ne sert donc pas à expliquer les lois éternelles du politique, comme il le croyait lui-même (et beaucoup d'autres après lui), mais elle se situe dans un contexte historique mouvementé où il convient de la resituer. Historiciser Machiavel – l'idée n'est pas originale. Le philosophe allemand Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831) l'avait déjà suggéré dans son essai sur la constitution allemande, rédigée entre 1799 et 1803⁷. D'après Donskis, il convient de voir en Machiavel le penseur authentique de l'immense crise politique et sociale qui secoua l'Italie de la Renaissance. Une

4. Sabia, 2001: 53-67.

5. Donskis, 2011.

6. Donskis, Leonidas: "The Modern who believed that he was an Ancient: Niccolò Machiavelli in European Thought and Political Imagination" dans Donskis, 2011: 49-66.

7. Fragmente einer Kritik der Verfassung Deutschlands (1799-1803), Hegel, 1998: 1-219.

société qui ne crut plus en rien, sauf au pouvoir et au prestige, où les limites entre la civilisation et la barbarie furent difficilement repérables et facilement franchissables. Tout comme aujourd'hui. Un Machiavel historicisé dans toute son actualité !

4

Dans cette société florentine déchirée par les luttes interminables autour du pouvoir, de l'argent et du prestige, le déclin moral ouvrit la voie au dépérissement des bases éthiques du vivre ensemble et à l'implosion du politique car personne ne s'intéressait plus à la chose publique. La République fut à l'abandon et la perte de la liberté certaine. Comment remédier à une telle situation ? A Florence, le frère dominicain, réformateur et prédicateur Jérôme Savonarole (1452-1498) misa sur une christianisation de la société pour contrarier le déclin moral. Il instaura, en 1494, une dictature théocratique dans la ville sur l'Arno, après la chute des Médicis. En 1497, il éleva avec ses disciples sur la place publique le *bûcher des Vanités* où il fit brûler les objets liés à la corruption des mœurs, y compris les livres de Boccace et de Pétrarque et les peintures de Botticelli. Machiavel qui assista, en 1498, à l'exécution de Savonarole sur la même place, n'adhéra pas au projet du dominicain. Il espérait qu'un ordre politique séculier, inspiré de la République romaine de l'Antiquité, ramènerait le calme en l'Italie tout en lui permettant de retrouver sa liberté et son unité. A ses yeux, étant donnée l'immense corruption de la société et la méchanceté triomphante, tous les moyens étaient bons et légitimes pour construire cet ordre politique stable qui maintiendrait le droit tout en protégeant les faibles contre les puissants. C'est le résultat qui compte. Cette vision des choses était peut-être à la hauteur de son époque et de ses contemporains, mais elle finit par faire de Machiavel un homme infréquentable pour chaque bonne société. Un apôtre de l'intrigue et un instigateur de tous les coups d'Etat à venir, entrepris avec le dessein de rendre la stabilité politique à une société déstabilisée. C'est ainsi qu'il est représenté dans *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly (1829-1878), un livre paru à Bruxelles en 1864 et diffusé clandestinement en France, dirigé contre le régime de Napoléon III, l'homme du coup d'Etat de 1851.

L'auteur florentin est prédestiné à devenir le bouc émissaire dans chaque discours politique qui se veut moralisateur. De là à dire de lui qu'il a un problème avec la morale, il n'y a qu'un pas. Les Anglais de l'époque moderne n'ont-ils pas pris l'étrange habitude d'appeler le Malin *Old Nick*, en faisant allusion au prénom de l'ancien secrétaire de la République de Florence ? Hubert Schleichert, professeur émérite de philosophie à l'université de Constance, s'est penché sur ce qu'on est convenu de déterminer comme un problème de cet homme de la Renaissance avec l'éthique et l'étiquette⁸. Schleichert nous montre pourtant que ce problème n'existe pas en tant que tel. Machiavel se refuse tout simplement aux jeux hypocrites de camouflage et de mystification que tant d'autres jouent avec tant de virtuosité. Pour lui, le bien reste bon et le mal reste mauvais. Il n'établit pas de standards éthiques

8. Schleichert, Hubert, "Border-Value Morality and Semantical Coherence in Machiavelli's Prince", Donskis, 2011: 15-26.

différents pour les différentes classes sociales. Pour lui la différenciation sociale consiste à dire que les humbles peuvent rester dans la vertu tandis que les détenteurs du pouvoir n'échappent pas au mal qu'ils font. Autrement dit: au péché. Péché étroitement lié à l'exercice du pouvoir dans un monde dépravé. Pour survivre dans un univers rempli d'intrigues et de violence, l'individu entre nécessairement dans le mal (*necessitato intrare nel male*). Ceux qui dirigent les états sont donc obligés, face au déluge de mensonges, de calomnies et d'attaques perfides, d'avoir recours aux mêmes moyens pour se défendre. L'intérêt suprême de l'animal politique dans cette pourriture généralisée, dans cette perversité omniprésente, consiste à vouloir survivre. Voilà toute la sagesse qui explique qu'on doit faire le mal afin de ne pas le subir. Ce dispositif accablant ne dispense pas l'individu de chercher le bien, de prétendre le faire et de regretter le mal qui doit être fait. Pour être à la hauteur des gens qui le combattent, cet animal politique frappe sans trop hésiter, sans réfléchir et sans se laisser distraire par ses scrupules.

Schleichert surprend ses lecteurs en les renvoyant à une lettre que le réformateur allemand Martin Luther avait envoyée, en 1521, à son proche collaborateur et ami Philipp Melanchthon. Luther y donne un conseil excentrique : « *Esto peccator et pecca fortiter sed fortius fide !* » (Sois pécheur et pêche fortement, mais sois plus fort dans ta foi)⁹. Pour Schleichert, le politique italien et le théologien allemand se retrouvent sur une même ligne argumentative. Certes, le bien est préférable et la perfection morale reste un idéal à atteindre. Mais si les circonstances exigent qu'on fasse le mal, il faut le faire sans hésiter car le monde d'ici-bas, hélas, n'est pas le havre de paix où règnent la justice et l'équité. Tout au contraire. Mais en commettant le mal afin de survivre, l'animal politique doit savoir à tout moment qu'il s'agit d'un mal car il n'est pas exempté de la morale. Luther continue donc : « *Peccandum est, quandiu hic sumus ; vita non est habitatio iustitiae, sed expectamus coelos novos et terram novam, in quibus iustitia habitat* ». (Le péché est inévitable car la terre n'est pas le lieu où la justice se fait. Mais nous attendons un ciel nouveau et une terre nouvelle). Machiavel ne partagea pas cette attente du réformateur allemand, mais il fit preuve, tout comme l'homme de Wittenberg, d'une cohérence terminologique qui le différencie de tous les petits acrobates du mensonge et de l'hypocrisie.

Fortuna, Pouvoir, Virtù – repenser les essentiels machiavéliens

Les réalités du pouvoir dominant le dispositif au sein duquel le *Prince* cherche à survivre. *Fortuna*, l'allégorie des contingences historiques, et *Virtù*, la capacité d'en profiter, y jouent leurs rôles. Le travail de tous les exégètes, depuis la parution du livre en 1532, consiste à mieux saisir ces termes. Timo Airaksinen, professeur de philosophie à Helsinki, se met à la poursuite de la Dame Fortune¹⁰. Celle-ci se présente pour lui sous quatre angles d'approche : le potentiel, le destin, la chance,

9. Il faut tout de même donner la phrase dans son intégralité : « *Esto peccator et pecca fortiter, sed fortius fide et gaude in Christo, qui victor est peccati, mortis et mundi !* ».

10. Timo Airaksinen, "Against all the Odds: Machiavelli on Fortune in Politics", Donskis, 2011: 3-14.

l'incertitude. D'une part, la Fortune représente un potentiel (militaire, économique ou autre) dont dispose celui qui a la chance d'avoir accès à ces moyens. Un prince peut conquérir une ville avec ses troupes à lui ou avec les soldats d'un allié, s'il arrive à conclure des alliances qui renforcent son potentiel. Le fait d'augmenter celui-ci représente donc l'un des modes d'action pour se soumettre la Dame Fortune, mais il y a toujours des questions qui demeurent. Même le plus fort, le plus intelligent des princes ne possède la Fortune qu'à moitié. Il peut, par exemple, préparer parfaitement bien une campagne militaire et s'appuyer sur de puissantes alliances et un potentiel agrandi, il ne peut tout de même (suppose Machiavel) calculer son succès qu'à 50 %. Le reste lui échappe. Il peut réussir, mais il peut aussi ne pas réussir. La moitié qu'il ne peut pas contrôler, c'est son destin, le domaine réservé de la Fortune. Or le prince doit essayer et tenter sa chance car il n'est pas exclu qu'il gagne. Entamer le jeu tout en sachant qu'il n'en sera pas le maître. Il peut avoir la chance que ses troupes ne soient pas atteintes d'épidémies et qu'il fasse beau pour permettre une campagne militaire rapide et vouée au succès. Sauf si c'est le contraire qui arrive. Regarder en face l'incertitude, c'est l'autre capacité qu'on exige d'un prince qui joue avec la Fortune. Contempler l'incertitude veut dire : se discipliner, savoir patienter et attendre, ne pas se précipiter. Le lion doit se convertir en renard et faire preuve d'une énorme flexibilité pour survivre malgré l'incertitude qui est l'une des armes les plus dangereuses de la Fortune.

Est-ce que le pouvoir, le dernier ressort du *Prince*, vaut tant de peines et d'exploits ? La question n'est pas dans Machiavel, nous dit Manfred Holler, professeur d'économie politique à l'université de Hambourg¹¹. Le florentin nous montre des personnages mythiques et historiques qui commettent des crimes abominables pour rester au pouvoir et pour ne pas le partager. Tout comme le roi Romulus qui tue son frère Rémus afin de faire respecter les lois qu'il a imposées à la nouvelle Rome. Ou comme César Borgia qui a fait disparaître en la personne de Ramiro d'Orco son plus fidèle et plus efficace serviteur pour plaire à la foule qui craignait cet Espagnol. Tout cela n'est-il pas détestable ? Holler cite Christian Gauss (1878-1951), fils d'un libéral wurtembergeois qui quitta l'Allemagne à l'époque de Bismarck pour s'installer aux Etats-Unis parce qu'il haïssait l'autoritarisme et le militarisme caractéristiques, aux yeux d'un libéral d'Allemagne du Sud, de l'état prussien. Son fils devint professeur à l'université de Princeton et maître du futur président américain Thomas Woodrow Wilson qui partagera son idéalisme politique, avec toutes les conséquences que l'on sait. Dans un texte introductif rédigé après la Seconde Guerre Mondiale, Christian Gauss qualifia le *Prince* de « livre plein d'amertume », ouvrage d'un auteur qui s'était retrouvé dans une situation désespérée, exilé et marginalisé après avoir travaillé dur pour sa patrie, pendant une vingtaine d'années. Un livre qui témoignerait d'un douloureux échec, imprégné du pessimisme le plus noir à l'égard de l'humanité. Désespéré, Machiavel ? C'est difficile à croire ! Manfred Holler y oppose une autre perspective sur le *Prince*. N'est-il pas un livre optimiste qui sert un objectif clair ? Le pouvoir fort dont rêve Machiavel a la vocation de rétablir l'ordre public et de

11. Manfred J. Holler, "Niccolò Machiavelli on Power", Donskis, 2011: 27-47.

garantir la justice à tous. Noble but qui justifie bien des moyens. Le pouvoir selon Machiavel ne doit en aucun cas satisfaire les ambitions personnelles et le désir de certains individus de s'enrichir. Il existe ici-bas et malgré tout le concept de « bon pouvoir » qui est l'un des prérequis d'un ordre juste, pacifique et stable, un pouvoir sans doute louable, indépendamment des moyens grâce auxquels il a été acquis.

Une fois la stabilité assurée, l'équilibre des pouvoirs doit la maintenir, à l'exemple de la République romaine où les compétences de la noblesse sénatoriale furent contrebalancées par l'ingérence du peuple dans les affaires publiques. Et pour répondre aux situations d'extrême urgence, un élément 'monarchique' a été intégré à la constitution romaine, sous forme de dictateurs qui incarnaient un exécutif fort à durée déterminée. Tout dépend, dans cette République bien ordonnée, du choix des personnalités qui détiennent le pouvoir. Les hommes dotés des qualités d'un Romulus sont fort rares et Machiavel dut concéder qu'il avait choisi un mauvais héros en la personne de César Borgia, un homme finalement lâché par la Fortune. Toute la pensée machiavélienne repose sur un préjugé favorable aux « grands hommes ». Il se méfia des collectifs. Un homme seul, investi par la Fortune et doté de *Virtù*, suffisait pour réaliser de grands projets. Machiavel ne voyait pas le peuple en acteur de l'histoire de la République romaine, sauf une fois. En 494 avant J.-C. la plèbe se retira sur le Mont Sacré pour faire pression sur le patriciat. Mais c'est une exception qui ne devint pas la règle.

Est-ce inquiétant que les deux « démons » de la pensée politique moderne, Niccolò Machiavelli et Thomas Hobbes, nous parlent si souvent de vertu(s) ? Juhana Lemetti, enseignante à l'université de Helsinki, veut nous faire comprendre la notion de VERTUE dont il est question dans le *Léviathan* de Hobbes (1651) en l'interprétant à la lumière de la VIRTÛ, concept cher au florentin¹². Avec sa franchise habituelle, l'auteur du *Léviathan* nous explique qu'en théorie, il faut agir vertueusement, mais qu'en pratique, ceci est à déconseiller si les circonstances n'y sont pas favorables¹³. Hobbes semble suivre les pas de Machiavel qui avait complètement découplé la moralité de la rationalité, deux concepts concordants selon l'opinion des écrivains moralistes de l'Antiquité et de la Renaissance. En politique, il n'est pas raisonnable d'être honnête, dans la mesure où les autres ne le sont pas. Signe annonciateur de la *Realpolitik*, Machiavel n'hésita pas à dissocier VIRTÛ – entendue comme capacité de tirer profit – de VIRTUS. Quiconque veut atteindre des objectifs politiques, ne peut pas permettre à la réflexion morale d'envahir le champ politique sur lequel il souhaite agir.

Peut-on faire la paix avec Machiavel ?

Exorcisé à mille reprises, finalement historicisé sur les pas de Hegel, Machiavel n'échappe pas aux tentatives d'actualisation qui lui sont vouées. Olli

12. Juhana Lemetti, "Virtue in Hobbes: Seen from Machiavellian Point of View", Donskis, 2011: 79-89.

13. *Ibidem*: 83: "Hence the conclusion must be that a law of nature gives rise to an obligation in the internal court or in conscience always and everywhere, but in external court it gives rise to an obligation only when it can be kept with safety".

Loukola, enseignant de philosophie dans la capitale finlandaise, reprend des idées qu'Isaiah Berlin (1909-1997) et Quentin Skinner, fondateur du courant qu'on appelle *Cambridge School of Intellectual History*, ont formulées à son sujet¹⁴. Berlin et Skinner voulaient revendiquer Machiavel comme précurseur d'une société pluraliste et libérale. Acteur et penseur du républicanisme, le florentin aurait fait de l'équilibre entre les groupes au sein d'une société moderne, avec leurs intérêts divergents, le point de départ de toute sa réflexion politique. Isaiah Berlin l'avait identifié comme le premier philosophe ayant réalisé qu'une pluralité de valeurs publiques existe au sein d'une société. La reconnaissance de ce fait forme la base d'une tolérance sociale qui transcende une étroite tolérance religieuse, sujette à discussion à l'époque moderne. Contrairement aux idées reçues de son époque, Machiavel ne croyait pas que dans une République tous devaient partager les mêmes idées et renoncer à l'articulation de leurs opinions divergentes pour ne pas fomenter la discorde civile. On sait que Machiavel a donné le conseil aux leaders d'une République de ne pas toucher les femmes des citoyens. A-t-il demandé qu'ils respectent leurs idées ? Toute la question est là. Loukola va encore plus loin. En s'inspirant des réflexions récentes sur un républicanisme civique qui renforcerait les fondements de nos sociétés occidentales, rongées par les peurs et les doutes¹⁵, il essaie aussi, en se réclamant toujours de Machiavel, de déterminer les limites de la tolérance républicaine accordée aux déviances. Intolérable serait donc le comportement des citoyens et citoyennes qui se désintéressent de la chose publique, qui se désolidarisent de la vie de leurs institutions. 500 ans après la naissance du *Prince*, le républicanisme actif passe par les urnes.

Le philosophe et politologue Cătălin Avramescu, actuellement ambassadeur de Roumanie en Finlande et en Estonie, reste plus proche des préoccupations des Italiens de la Renaissance. Il sonde les idées machiavéliennes sur les différents types de constitutions, afin de mieux voir s'il a encore des choses à nous dire¹⁶. Il est bien évident, dit Avramescu, que Machiavel se place lui-même aux côtés d'un « constitutionalisme » inspiré de la Rome républicaine, tradition qu'il voyait à l'œuvre dans sa patrie toscane. A Rome/Florence, on essaie d'établir un équilibre entre les pouvoirs pour arriver à un système de gouvernement stable, à même de recueillir un consensus de la part des habitants. Y fut opposé une autre filiation constitutionnelle, caractérisée par l'oligarchisme, issue de la Sparte antique dont la République de Venise serait l'héritière dans l'Italie du XVI^e siècle. L'Etat de Saint-Marc fut, certes, une république mais dotée d'une ossature monarchique (représentée par le *Doge*) et contrôlée par une aristocratie hermétiquement fermée à l'extérieur, les 42 familles de l'ancien patriciat. La constitution vénitienne fut admirée dans toute l'Europe, même en Angleterre, parce qu'elle reposait sur des éléments monarchiques, aristocratiques et démocratiques tout en séparant strictement les pouvoirs. Des auteurs habiles, Vénitiens d'origine, comme le cardinal Gasparo Contarini (1483-

14. Olli Loukola, "Rethinking Machiavelli: Republicanism and Tolerance", Donskis, 2011: 91-108.

15. Voir notamment Honohan, 2002.

16. Cătălin Avramescu, "Machiavelli and the Theory of Exemplary Constitutions", Donskis, 2011: 67-76.

1542), diffusèrent l'idée d'une constitution idéale, où les « poids et contrepoids » fonctionneraient d'une manière exemplaire. Machiavel ne voulait pas y croire. Il ne s'intéressait pas aux mythes constitutionnels qu'élaborèrent les membres de la classe dirigeante de la *Serenissima*. Pour lui, les résultats étaient la seule chose qu'il fallait prendre en compte. Il insista sur la portée de la bataille d'Agnadel (1509), une cuisante défaite que la Ligue de Cambrai avait infligée à la République de Saint-Marc. Si le pape Jules II n'avait pas provoqué un renversement des alliances au détriment des vainqueurs, Venise aurait pu être rayée de la carte. L'efficacité de cette constitution tant louée laissait donc à désirer, aux yeux du critique florentin. La classe dirigeante de la Sérénissime République avait fait mauvaise figure par rapport à ses concurrents. Les Vénitiens étaient libres de faire grand cas de leur constitution, mais notre homme florentin n'y attribua aucune valeur. Dans l'*Arte della Guerra* (1521), Machiavel alla jusqu'à dire que les Vénitiens ne comprenaient rien aux principes de la politique. L'idéalité de la constitution vénitienne fut une autre norme du discours européen, norme dont l'ancien secrétaire de Florence se moquait. À lui d'en assumer les conséquences.

— Thomas NICKLAS
Université de Reims Champagne-Ardenne

Œuvres citées

ANGLO, Sidney (2005): *Machiavelli – The First Century. Studies in Enthusiasm, Hostility, and Irrelevance*. Oxford: Oxford UP.

ATKINSON, James B. (1996): *Machiavelli and his friends: their personal correspondence*. De Kalb (IL): Northern Illinois UP.

DONSKIS, Leonidas, Dir. (2011): *Niccolò Machiavelli. History, Power, and Virtue*. Amsterdam: Rodopi.

FAUL, Erwin (1961): *Der moderne Machiavellismus*. Köln : Kiepenheuer & Witsch.

HEGEL, Georg Friedrich Wilhelm (1998): *Gesammelte Werke 5: Schriften und Entwürfe (1799-1808)*. Hamburg: Felix Meiner.

HONOHAN, Iseult (2002): *Civic Republicanism*. London: Routledge.

SABIA Jr., Daniel R. (2001): "Machiavelli's Soderini and the Problem of Necessity". *The Social Science Journal*. 38: 53-67.